

La lettre de « L'EXPRESS »



GASTON DEFERRÉ.

LE 5 juillet 1830, la France apprenait avec indifférence, sinon avec réprobation, que la ville d'Alger, où régnaient les Turcs, s'était rendue aux troupes du comte de Bourmont. L'histoire de cette journée, que nous contons ici, est aussi mal connue des Français que des Algériens. C'est peut-être qu'elle ne convient à personne.

Cent vingt-sept ans plus tard, la France, crispée sur ce membre malade de son corps, l'Algérie, est soudain cernée de chirurgiens qui lui disent : « Le diagnostic est clair : gangrène. »

Qu'ils s'appellent Kennedy en Amérique, Bevan en Angleterre, qu'ils se réunissent à Tunis comme les syndicats libres, à Vienne comme l'Internationale socialiste, chacun propose son remède : l'amputation. Il ne s'agit plus que de s'entendre sur les détails. Conopera-t-on à la cheville ou au genou ?

REpondant au rapport Kennedy et à l'article d'Aneurin Bevan, Gaston Defferre prend cette semaine la parole.

Dans le personnel politique de la IV<sup>e</sup> République, Gaston Defferre a une physionomie particulière parce qu'il n'aborde pas les problèmes sans les avoir étudiés, parce qu'il ne considère pas comme une fin en soi le fait d'être ministre, parce qu'il est fidèle à la doctrine et à l'esprit du parti où il milite depuis vingt-cinq ans, enfin parce

qu'il y a toujours coïncidence entre ses propos publics et ses propos privés.

On a honte de dire que c'est là une attitude originale. Maire de Marseille et directeur du « Provençal », il ne devient pas, entre ses passages au pouvoir, un poisson rouge anémique qui tourne dans l'aquarium du Parlement à la recherche d'un portefeuille reconstituant.

C'est un homme rude et gai, au verbe vif, qui a dans l'œil tout le soleil de la Provence et dans le caractère toute la rigueur d'un protestant. Il s'habille comme un Anglais, il s'exprime comme un méridional, il se conduit comme un Français responsable et tenace, nullement résigné à voir son pays sombrer faute d'imagination, et soucieux de le bien servir puisqu'il s'y est engagé en acceptant un mandat de député.

LA publication du rapport Kennedy nous attirera sans doute la réprobation de ceux qui préfèrent dissimuler la réalité américaine, comme le récit de Jacques Lanzmann provoque la fureur de ceux qui ont choisi de dissimuler la réalité soviétique, comme le texte de Céline a choqué ceux qui préfèrent ignorer l'existence de célimiens.

Que les aveugles volontaires se trouvent à tous les points de l'opinion prouve qu'il ne s'agit pas ici de politique mais de morale.

Ou ce qui existe doit être connu ; et c'est la raison d'être d'un journal. Ou l'information doit être sciemment mutilée ; et elle se donne propagande. C'est un choix qui s'impose non seulement au journaliste, mais au lecteur.

Françoise GIROUD.

P.S. — François Mauriac traite durement, dans le dernier paragraphe de son bloc-notes, un de nos confrères. Les rédacteurs de l'Express espèrent ne jamais avoir à mériter de sa part la même sentence.

Mais « errare humanum est » comme a dit Virgile. Virgile ?... Oh ! pardon !... Comme a dit le cardinal de Polignac, dans l'Anti-Lucretie.

Pas de témoins

Un matin du mois de mai vers 10 heures, on a sonné à ma porte. J'ai ouvert, et j'ai vu devant moi un monsieur d'environ trente-cinq ans, tête et visage rasés, forte poitrine, du type Eric von Stroheim, jeune.

Le regard dur, mais sur un ton court-vois, il s'est enquis : — Docteur H. ?

Lui-même.

— J'ai lu dans « L'Express » une lettre de vous. Vous y parlez d'ultras. Je suis Algérien. Je ne sais pas ce que ce mot veut dire. Voulez-vous me l'expliquer ? — Entrez !

J'entends par ultras les excités qui ont jeté des tomates et des moites de terre sur le visage d'un président du Conseil.

— Entrez dans mon bureau. Asseyez-vous dans ce fauteuil. L'homme me dit :

— Nous sommes nombreux à Nice, les Algériens. Je ne crains rien, je suis armé. Nous avons mal accueilli Guy Mollet à Alger, aujourd'hui nous lui ferions une formidable ovation. Que croyez-vous que voulait faire cette commission d'enquête radicale ?

— Se rendre compte sur place des événements.

— Non. Enquêter dans un seul sens.

Je hausse les épaules.

— J'ai été de ceux qui ont reçu Guy Mollet. J'étais un ami de Froger. A son enterrement, j'ai retenu un garçon dont les parents avaient été assassinés par les fellagha. Il voulait à tout prix tuer un

Arabe. Je l'ai tenu serré dans mes bras. Il a fini par pleurer.

« Voyez cette photographie (où l'on apostrophait le doyen Peyrega), un enfant de quatre ans mutilé par les fellagha. »

« Je suis un néo-Français, un Espagnol naturalisé français. J'ai servi la France dans la dernière guerre. »

Il avait gardé le ton et le regard agressifs.

J'ai dit :

— Vous venez de me faire connaître votre curriculum vitae, à mon tour de vous parler du mien.

— Ça n'est pas la peine !

— Si ! 1908 Légion étrangère ; 1909-1910 au Sahara avec le père de Foucauld et le général Laperrine ; 1912-1913 au Maroc occidental, chez les Zemmoors ; 1914-1915 dans les tranchées sur le front français ; 1916-1917-1918-1919 médecin de Si Madani et Glaoui et de sa harka, puis médecin du pacha El Hajd Thami et Glaoui et de ses harkas...

J'ai ajouté :

— Après cela, l'Indochine, les Japonais et les Vietminh.

Je me suis levé et j'ai dit :

— Poursuivre notre conversation est inutile. Je vois que vous êtes excité. Je vous prie de sortir d'ici.

J'ai ouvert la porte de mon bureau, puis la porte d'entrée. Il m'a rejoint.

J'ai ajouté :

— Tout ce qui se passe là et ailleurs ce sont des réactions humaines, les mêmes dans les mêmes circonstances. En Indochine, à Phantbiet, un jeune soldat tunisien a été assassiné au marché, à coups de couteau, alors qu'il achetait un poulet. Pas de témoins... en plein jour et en plein marché... Personne n'avait rien vu. Alors, ma dit un sergent tunisien, nous avons attendu trois semaines et une nuit nous avons tué dix Vietnamiens. Pas de témoins. Le capitaine tunisien a donné l'assurance que personne ne s'était absenté du cantonnement cette nuit-là...

« A Nhatrang au sortir d'une partie de football où l'équipe vietnamienne a été battue par celle de la Légion, la patrouille de la Légion, six hommes et un caporal, a été assailli à la grenade devant la porte de ma villa, tous les hommes de la patrouille ont été tués ou blessés. Des commerçants chinois et vietnamiens, sur le devant de leur porte, ont été blessés en grand nombre. »

« Pas de témoins. Personne n'a vu les deux Vietminh qui ont jeté les grenades. »

« J'ai 76 ans. J'ai vécu en Afrique et en Asie. Je connais la vie mieux que vous. »

L'ancien combattant est parti — détendu. J'ai oublié de dire à mon visiteur que j'avais défriché la forêt vierge en 1939 à 59 ans, pour planter des cafés (confiant dans les destinées de la France), construit un bungalow, élevé une quaran-

taine de bêtes à cornes. Que tout cela a été pillé, volé, incendié, et que je n'ai jamais touché aucun dommage de guerre. Mon dossier est à l'étude depuis dix ans. Ces campagnes de presse, sournoises portent leurs fruits. Des accusations de trahison, d'abandon, de démolition sont portées par des ambitieux qui préparent inconsciemment la guerre civile.

Il faut se rendre compte de la tension d'esprit dans laquelle se trouvent les Algériens menacés de mort par les fellagha.

L'homme, en venant me voir, croyait courir un certain danger. Pourquoi m'aurait-il dit : « Je ne crains rien, je suis armé ? » L'homme du jour à ses yeux est terroriste ou contre-terroriste, prêt à tuer. Il existe une mentalité algérienne. Il y a maintenant un certain état d'esprit algérien. »

Dr H.

Nice.

J'aime mon pays...

J'ai longuement hésité, mais devant la recrudescence de cette course à la mort, je me suis décidé à vous donner une opinion qui est celle d'un Français d'Algérie modéré (il en existe encore).

Il faut que Français métropolitains et certains musulmans sachent que nous ne sommes pas tous des ultras et qu'il existe en Algérie une catégorie de gens français et musulmans qui s'estiment, qui se comprennent et qui déplorent, tout en se demandant comment tout cela finira, la lutte sanglante qui endeuille l'Algérie.

Croyez-vous qu'en Algérie des musulmans ne feraient pas tout ce qui est en leur pouvoir pour sauver des Français en danger, et qu'un mouvement de Français n'en ferait pas tout autant ?

Croyez-vous qu'une amitié de collège, de régiment, de vie commune puisse être interrompue, brisée par cette succession d'événements ? Ce serait à désespérer de la nature humaine.

Mais il faudrait faire comprendre à une grande masse des Français d'Algérie de changer de mentalité et de considérer, enfin, les musulmans comme des êtres humains et non comme des parias.

En effet, il faut être passé par l'humiliation, il faut avoir baissé la tête soimême pour comprendre l'état d'esprit de ces hommes. (...) Seront-ils toujours les « hics » que l'on méprise, que l'on rejette d'endroits secrets (Bouquette-Club, Racing) ou que l'on accepte avec peine ? (...)

Il faut qu'en Algérie tout le monde puisse se sentir l'égal de son voisin, ne plus se sentir diminué, intrus, haï dans un pays qui a été son maître. Comment imaginer que dans leur propre pays deux amis inséparables, Français et musulman, en viennent à être gênés d'être vu ensemble. Deux amis, deux frères, qui ne peuvent, sans se sentir épiés par les uns, menacés par les autres, partager, échange leurs impressions, vivre ensemble ? (...)

Il faut que les ultras d'Algérie, les racistes, les antisémites et fascistes (je sais ce dont je parle) se pénètrent de cette idée qu'il faut qu'une assimilation se fasse, que tous les Algériens aient les mêmes droits et les mêmes devoirs, qu'une réconciliation générale s'opère avec ou sans eux.

Il y a trop de morts inutiles, trop de souffrances, trop de misère pour que cela continue ainsi.

Les hommes de bonne volonté sont lassés, honteux, écumés, de voir se poursuivre cette boueerie inutile. Je m'excuse d'avoir abusé de votre temps, mais il est des mots qui vous pé-

sent sur la conscience, et chacun doit faire ce qui est en son pouvoir pour y mettre fin.

Je vous signale à toutes fins utiles que ma famille est en Algérie depuis cent cinquante ans, que j'aime mon pays et qu'il me serait impossible de quitter l'Algérie vivant.

X.X.X.

[Il est malheureusement évident que nous donnons ici le nom du Français d'Algérie qui nous envoie cette lettre.]

L'affaire fait grand bruit...

Arrivé depuis quelques jours aux Indes, je voudrais vous signaler deux faits qui me semblent valoir être rapportés.

Un commerçant chez qui j'achetais des souvenirs me demanda pourquoi la France ne faisait pas un effort pour prendre place sur l'immense marché hindou qui s'ouvre seulement et où les autres nations n'ont qu'à l'œuvre ; je lui répondis : « Hélas ! nous n'avons pas un Nehru ! » Il me répliqua sans hésiter : « Qu'en feriez-vous ? Vous avez Mendès France et vous ne le nommez pas au gouvernement. »

J'ai été surpris d'une telle réponse et ne pus que lui demander à mon tour comment il était si bien informé des affaires françaises ; il m'a simplement répondu : « Mais nous savons lire les journaux. »

Voici le deuxième fait.

Je ne puis vous garantir l'authenticité de faits auxquels je n'ai pas assisté, mais je vous assure que l'affaire fait grand bruit ici.

Deux Hindous qui embarquaient il y a quelques jours (deux semaines je crois) sur un avion français se sont vu refuser l'accès de l'avion sous prétexte que leur tenue vestimentaire n'était pas correcte ! Je n'ai personnellement pas vu les Hindous en question ni leur tenue, mais la compagnie anglaise qui assurait le départ suivant n'a fait aucune observation, bien contente, au contraire, d'accueillir des clients.

Au moment où le colonialisme français (existant ou pas) n'est déjà pas très populaire, cette mesure que l'on qualifie évidemment de discrimination raciale ne nous est pas très bénéfique.

B. R.

Bombay.

Une masse importante

Face à la décomposition morale du parti radical, il me semble que les groupes parlementaires de ce parti qui n'ont pas renié leur idéal pourraient, le président Mendès France en tête, prendre sous leur égide et guider utilement des groupes d'information qui pourraient constituer non pas un nouveau parti, mais les noyaux d'un regroupement des mouvements non opportunistes de la gauche.

C'est plus en dehors qu'au sein des partis qu'il faut trouver car il y a une masse plus importante que vous ne le pensez qui attend de se fixer et qui ne trouve pas à le faire en ce moment.

P. VIGNEAU,

Paris.

La Société des Amis de Georges Bernanos nous prie de communiquer : « Pour le neuvième anniversaire de la mort de Georges Bernanos, une messe anniversaire sera dite le vendredi 6 juillet 1957, à midi, en l'église Saint-Germain-des-Près. »

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS 700 francs la ligne, (+ taxes 8,52%) minimum 5 lignes (encadrées) sont reçues 37, Champs-Élysées.

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

Importante Société Industrielle recherche INGENIEUR RADIO-ELECTRICIEN pour poste d'acheteur. Envoyer curriculum vitae au n° 912, PUBLYNOR, 2, square d'Aquitaine (19<sup>e</sup>) qui transmettra.

OFFRES D'EMPLOIS

CHERCHE : 1<sup>o</sup> Secrétaire sténo-dactylo ; 2<sup>o</sup> Excellente sténo-dactylo. Se présenter d'urgence tous les jours sauf le samedi, de 10 h. à 12 h., et de 14 h. à 16 h. Journal L'EXPRESS, 37, Champs-Élysées.

PROPRIÉTÉS

RECHERCHONS pour achat Propriétés agrément ou rapport LAGRANGE 34, rue Pasquier - PARIS

MARIAGES

L'ŒUVRE FAMILIALE MARIAGES 1<sup>er</sup> ordre. Sélection. Hte réputation (23<sup>e</sup> année) de RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

ISRAELITES TOUS AGES TOUTES CONDITIONS Ecrivez avec timbre pour réponse : GOLD, Boite postale n° 14 - Paris (10<sup>e</sup>)

« L'EXPRESS »

91, Champs-Élysées, Paris (8<sup>e</sup>) Téléphone : ELYsées 88-61

DIRECTION :

Françoise GIROUD J.-J. SERVAN-SCHREIBER

REDACT. EN CHEF ET AFF. POLITIQUES :

Pierre VIANSSON-POINTE Jessé DANIEL

ACTUALITES :

Sylvain ZEGEL

PARIS EN PARLE :

Jean-Pierre VIVEI

LETTRES :

François ERVAL

PAGES AU FEMININ :

Christiane COBLENCÉ

SEC. DE REDACTION :

Robert NAMIA

REDACTION :

Michel BOSQUET, K.-S. KAROL, J.-F. CHABRUN, Dienne CHAPPAT, Madeline CHAP-SAL, André DIEBOLD, André GORET, Léon GEORGES-PICOU, Claude KRIEF, Serge LAFAURIE, Thomas LENOIR, Maurice LEROUX, Michèle MANCEAUX, Liliane MARQUAND, Eveline REYRE, Anne-Marie de VILAINE.

COLLABORATEURS :

Robert BARRAT, Jean BLOCH MICHEL, J.-L. BORY, Michel DESBRUERE, Jean DUVIGNAUD, Antoine GOLEA, Alfred GROSSER, Doré HANDMAN, René HERL-GOTTE, Robert KANTERS, René LEBO-WITZ, Georges LESER, Clara MALKAUX, Raymond THEVENIN, Gabriel VENAISIN.

DIRECTEUR DE LA REDACTION :

Philippe GRUMBEACH

Exceptionnellement les mots croisés sont en page 25.



Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Élysées - PARIS